



HAL
open science

Féminismes en Europe : introduction

Anne Verjus, Jennifer Heuer, Françoise Orazi

► **To cite this version:**

Anne Verjus, Jennifer Heuer, Françoise Orazi. Féminismes en Europe : introduction. *Annales historiques de la Révolution française*, 2023, 2023/1 (411), pp.3-24. <halshs-04031772>

HAL Id: halshs-04031772

<https://shs.hal.science/halshs-04031772v1>

Submitted on 16 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



INTRODUCTION

FÉMINISMES EN EUROPE

Anne VERJUS, Jennifer HEUER et Françoise ORAZI

Lorsqu'on pense aux écrits féministes, pendant la période révolutionnaire, nous tendons à nous focaliser sur un petit groupe de personnes et un corpus de textes somme toute assez limité. Quelques noms viennent immédiatement à l'esprit, au premier rang desquels celui d'Olympe de Gouges¹, tout récemment inscrite au programme du baccalauréat de français et devenue en quelques années le porte-drapeau d'un féminisme radical et martyr au service du féminisme contemporain ; celui de Wollstonecraft arrive ensuite parmi les noms les plus cités dans les articles scientifiques, si l'on élargit la focale au monde anglophone². Moins connus du grand public, mais bien identifiés par les historiens et les historiennes, gageons que les noms de Théroigne de Méricourt et de Jeanne Gacon Dufour récemment rééditée³ paraîtront familiers au moins à quelques oreilles françaises.

Le corpus associé à ces autrices, pendant longtemps conservé à l'ombre des archives et des bibliothèques, commence lentement à remonter au grand jour. Depuis la publication des *Cahiers de doléances des femmes*⁴,

(1) Sur Olympe de Gouges, on citera parmi une multitude de parutions les ouvrages de Olivier BLANC, *Marie-Olympe de Gouges. 1748-1793, de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne à la guillotine*, Paris, Éditions Tallandier, 2022 ; John COLE, *Between the Queen and the Cabby. Olympe de Gouges's Rights of Women*, Montréal, McGill-Queens University Press, 2011 ; Shannon HARTIGAN, Réa MCKAY et Marie-Thérèse SEGUIN (dir.), *Femmes et pouvoir. Réflexions autour d'Olympe de Gouges*, Moncton, Ed. d'Acadie, 1995.

(2) Une rapide recherche sur le site d'une bibliothèque universitaire fait remonter 133 occurrences des trois mots « Wollstonecraft, droits, femmes », dans les articles scientifiques sur la période 1989-2022. Le catalogue de la New York Public Library en fait remonter une centaine avec les mots « Wollstonecraft, rights, women ». Par comparaison, d'autres noms comme ceux d'Etta Palm d'Aelders ou de Théroigne de Méricourt n'en font remonter qu'une vingtaine chacun au maximum.

(3) Jeanne GACON DUFOUR, *La Femme grenadier, suivi de Faut-il interdire aux femmes d'apprendre à lire*, dans Olivier Ritz (éd.), Montreuil, Le Temps des Cerises, 2022.

(4) Paule-Marie DUHET (éd.), *Cahiers de doléances des femmes en 1789 et autres textes*, Paris, Éditions des Femmes, 1981 (réédité en 1989), ainsi que *Les Femmes dans la Révolution*, Paris, Edhis, 1982.

ouvrage pionnier édité par Marie-Paule Duhet, jusqu'aux textes mis en ligne sous l'égide d'Olivier Ferret⁵, toute une palette de publications témoigne non seulement d'un intérêt croissant pour cette « question des femmes », mais également de l'ampleur du débat à l'époque. Dans cet ensemble, on a pendant un temps aussi jugé bon d'identifier des « paroles d'hommes⁶ » qui ont marqué l'histoire du suffrage des femmes et, de ce fait, celle du féminisme : le marquis de Condorcet, égérie de la cause des femmes depuis le XIX^e siècle, et Pierre Guyomar publient dans les premières années de la Révolution des écrits argumentés en faveur d'un droit de vote intégral des femmes⁷.

Ces quelques écrits, bien qu'ils reçoivent une attention grandissante, cachent en réalité un grand nombre de textes et de personnes moins connues, quand elles ne sont pas totalement oubliées. Ainsi, les œuvres complètes d'Olympe de Gouges ont été rééditées à de nombreuses reprises depuis 1986⁸, mais ses pièces de théâtre, pamphlets et opuscules politiques, qui forment plusieurs centaines de pages⁹, n'ont pas fait l'objet de monographies. Si le nom de Mary Wollstonecraft n'est plus tout à fait inconnu en France, on ignore souvent encore qu'elle publie l'ouvrage le plus développé, le plus rapidement traduit et le plus diffusé pour dénoncer les inégalités entre les hommes et les femmes¹⁰.

(5) Dame.De.Fer (Dispositif d'annotation et de médiation par l'édition scientifique des discours et écrits sur les femmes en Révolution), sur <https://genrelittculture.hypotheses.org>.

(6) Élisabeth BADINTER, *Paroles d'hommes, 1790-1793*, Paris, POL., 1989 (avec une réédition en 2022, dans la collection Champs chez Flammarion).

(7) Ces deux textes furent publiés l'un dans un journal, l'autre en annexe des débats de la Convention nationale. CONDORCET, « Sur l'admission des femmes au droit de cité », *Journal de la société de 1789*, V, 1790. Pierre GUYOMAR, « Le partisan de l'égalité politique entre les individus ou problème très important de l'égalité en droits et de l'inégalité en fait », troisième annexe à la séance de la Convention nationale du lundi 29 avril 1793, dans *Archives parlementaires de 1789 à 1860, recueil complet des débats législatifs & politiques des Chambres françaises*, Librairie administrative de P. Dupont, 1862, p. 591-599.

(8) Olympe de GOUGES, *Œuvres*, Paris, Mercure de France, 1986.

(9) ID., *Œuvres complètes*, Montauban, Cocagne, quatre tomes publiés respectivement en 1993, 2010 et 2017.

(10) *A Vindication of the rights of woman*, publié pour la première fois à Londres en 1792, est aussitôt traduit et édité à Paris (1792), Dublin (1793), Philadelphie (1794) et Boston (1795), pour ne citer qu'une poignée d'éditions. Ce n'est que tout dernièrement qu'Isabelle Bour a pu identifier la personne qui l'a traduite en français. Isabelle BOUR, « Who translated into French and annotated Mary Wollstonecraft's Vindication of the Rights of Woman ? », *History of European Ideas*, vol. 48, 7, 2022, p. 879-891. Sur les autres traductions françaises de Wollstonecraft, Isabelle BOUR, « The Boundaries of Sensibility. 1790s French Translations of Mary Wollstonecraft », *Women's Writing*, vol. 11, 3, 2004, p. 493-506. Bien qu'il existe une thèse (jamais publiée) sur l'autrice anglaise (Paule-Marie DUHET, *Mary Wollstonecraft-Godwin, 1759-1797*, Lille Paris, Atelier de reproduction des thèses de l'Université Lille III, 1984), il faut attendre le milieu des années 2010 pour voir une sélection de ses œuvres traduite en français. *Mary Wollstonecraft. Aux origines du féminisme politique et social en Angleterre*, Nathalie



Par ailleurs, cette poignée de noms reste remarquablement située dans l'espace temporel et géographique de la Révolution française, comme si 1789 avait seule permis l'éclosion d'une pensée de l'émancipation des femmes. Rien n'est plus faux : une grande partie de l'Europe s'est déjà saisie de la question lorsque tombe la Bastille, parfois depuis fort longtemps¹¹ ; et si la France fait souvent figure d'épicentre de l'interrogation renouvelée sur les droits des femmes, y compris à l'éducation¹², elle n'est pas seule dans ce concert de voix. Dans les États de langue allemande, notamment en Prusse¹³, dans l'Angleterre des « *bluestockings*¹⁴ », en Écosse et en Irlande¹⁵, au Danemark et en Hollande¹⁶, en Grèce et en Hongrie¹⁷, le débat

ZIMPFER (éd. et trad.), Lyon, ENS Éditions, 2015 ; Mary WOLLSTONECRAFT, *Œuvres*, Bour Isabelle (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2016.

(11) Il manque, aujourd'hui, une bibliographie européenne de ce débat à l'époque des Lumières et de la Révolution. Les travaux de synthèse sont encore rares sur cette période. Moira FERGUSON, *First feminists. British women writers, 1578-1799*, Bloomington, Old Westbury, N.Y., Indiana University Press, Feminist Press, 1985 ; de Hilary BROWN et Gillian DOW (éd.), *Readers, Writers, Salonnières. Female Networks in Europe, 1700-1900*, Oxford, Peter Lang, 2011 ; Ginevra Conti ODORISIO et Fiorenza TARICONE (dir.), *Per filo e segno. Antologia di testi politici sulla questione femminile dal XVII al XIX secolo*, Torino, Giappichelli, 2008 ; Fiorenza TARICONE et Rossella BUFANO, *Pensiero politico e genere dall'Ottocento al Novecento*, Melpignano, Amaltea edizioni, 2012 ; Karen GREEN, *A History of Women's Political Thought in Europe, 1700-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

(12) Caroline FAYOLLE, *La Femme nouvelle. Genre, éducation, Révolution (1789-1830)*, Paris, CTHS, 2017.

(13) Ruth P. DAWSON, *The Contested Quill. Literature by Women in Germany, 1770-1800*, Newark, University of Delaware Press, 2002 ; Ute GERHARD, *Frauenbewegung und Feminismus. Eine Geschichte seit 1789*, München, Beck, 2012.

(14) La littérature sur ce « cercle », plutôt un réseau transnational, est si importante depuis quelques années qu'elle a justifié plusieurs articles de synthèse, et se trouve à l'origine de la création d'un champ à part entière, les « *Bluestocking Studies* ». Deborah HELLER, « Bluestocking Studies. The State of the Field – and into the Future », *Literature Compass*, vol. 8, 4, 2011, p. 154-163 ; Alessa JOHNS, « Bluestocking Studies 2011–2017. The Transnational Turn », *Literature Compass*, vol. 14, 11, 2017, p. e12426 (sic).

(15) Pour l'Écosse, JoEllen DELUCIA, « From the Female Gothic to a Feminist Theory of History. Ann Radcliffe and the Scottish Enlightenment », *The Eighteenth Century*, vol. 50, 1, University of Pennsylvania Press, 2009, p. 101-115. Pour l'Irlande, citons au moins Lady SYDNEY MORGAN, qui après une prestigieuse carrière dans les lettres, publiera tardivement un ouvrage contre la tyrannie des hommes. Lady SYDNEY MORGAN, *Woman and Her Master*, Paris, A. and W. Galignani, 1840.

(16) Sur la Hollande, nous renvoyons à la bibliographie citée dans l'article de Samantha Sint Nicolaas dans le présent volume ; pour le Danemark, voir les travaux de Kristine DYRMANN sur les femmes éduquées de Copenhague à l'époque de la Révolution, notamment, en anglais, « Spa Diplomacy. Charlotte Schimmelmann at Bad Pyrmont, 1789-94 », *International History Review*, 2021, p. 1-13.

(17) Sur les femmes grecques engagées dans un processus d'émancipation, nous renvoyons à la thèse en cours de Elisavet PAPALEXOPOULOU, *Intellectual Women in the Greek Enlightenment. The Right to Education as Political Conflict*, à l'European University Institute, sous la direction d'Ann Thomson et Glenda Sluga. Sur la Hongrie, faute de disposer de traductions, nous sommes encore très ignorantes de la question. Voir cependant Anna FABRI, *A nő és hivatása. Szemelvények a magyarországi nőkérdés történetéből 1777-1865 [Les femmes et leur vocation. Sélection de l'histoire des questions relatives aux femmes en Hongrie]*, Budapest, 2006. Nous remercions Hanna et Judit Acsády de nous avoir indiqué cet ouvrage lors de leur communication au Workshop *Before Suffrage. Women, Politics and Society in Europe*, qui s'est tenu à Lyon les 15 et 16 septembre 2022.

autour d'une égalité d'instruction des filles et des garçons, central pour le sujet, occupe l'espace public depuis longtemps. Quant à la question de leurs droits, naturels, civils ou à l'instruction, elle n'attend pas non plus la fin du siècle des Lumières pour intéresser un certain nombre d'auteurs et d'autrices attentives de longue date à l'égalité des sexes¹⁸. Enfin, si la période révolutionnaire a servi dans certains cas à accélérer ces connexions, à établir de nouveaux liens et échanges elle a aussi, parfois, contribué à les limiter ou à clore le débat pour longtemps, et pas seulement en France.

On remarquera que nous-mêmes avons cédé, en ouvrant cette introduction, au tropisme qui caractérise aussi bien une partie de la littérature savante que les textes rassemblés dans ce volume : ce sont avant tout des individualités qui sont mises en avant, plus souvent que des réseaux, des institutions, des débats ou des concepts. Il en va, peut-être, de la particularité d'un « mouvement » qui n'en est pas encore un et qui, faute de pouvoir s'énoncer, peine encore à se former. Or, peut-on parler de féminisme(s) européen(s) en l'absence d'un mouvement à cette échelle ? Si, à défaut d'un collectif fortement soudé derrière un mot d'ordre, nous parvenons à identifier un faisceau de publications favorables à l'émancipation des femmes ; si émergent, derrière ces publications, des personnalités qui se lisent ou s'écrivent et débattent sur l'émancipation des femmes, soit à l'intérieur des frontières d'un pays, soit par-delà les frontières, peut-on parler au moins de féminismes en Europe ?

Plusieurs obstacles se lèvent pour répondre à cette série de questions. Les personnes qui écrivent sur ces sujets ne se connaissent pas nécessairement, et ne se citent pas non plus toujours entre elles. Le texte de Condorcet, souvent mentionné par le petit cercle français des partisans et opposants d'une citoyenneté électorale pour les femmes, semble rester inconnu de la

(18) Par exemple, Poulain de la Barre fait depuis quelques années, lui aussi, l'objet d'un intérêt renouvelé, après les redécouvertes du début du xx^e siècle et l'article d'Henri Piéron, « De l'Influence sociale des principes cartésiens : un précurseur inconnu du féminisme et de la Révolution, Poulain de La Barre », dans la *Revue de synthèse historique* en 1902 ; des centaines d'articles et de livres ont été publiés sur ce philosophe français « précurseur du féminisme et de la Révolution ». Parmi les plus récents, voir Marie-Frédérique PELLEGRIN et Thierry HOQUET, *Poulain de la Barre. Égalité, modernité, radicalité*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2017 et Rebecca WILKIN, « Feminism and Natural Right in François Poulain de la Barre and Gabrielle Suchon », *Journal of the History of Ideas*, vol. 80, 2, 2019, p. 227-248. Pour l'Angleterre, voir Line COTTEGNIES, *Mary Astell et le féminisme en Angleterre au xvii^e siècle*, Lyon, ENS éditions, 2008. N'oublions pas la salonnière et philosophe Louise Dupin (1706-1799) dont le manuscrit monumental sur l'égalité des sexes, oublié depuis le xvii^e siècle, a récemment été publié. Frédéric MARTY, *Louise Dupin. Défendre l'égalité des sexes en 1750*, Paris, Classiques Garnier, 2021.



plupart des ouvrages anglais ou allemands qui publient sur la question. En tout état de cause, on ne le trouve guère cité. C'est parce qu'elle connaît ses liens étroits avec le philosophe français qu'Emmanuelle de Champs parvient à la conviction que Jeremy Bentham l'a lu et s'en inspire pour se positionner dans le débat sur les droits des femmes (voir son article dans ce volume). Mais le philosophe français ne fait pas partie du panthéon des textes cités par James Henry Lawrence, ce Britannique qui au début de la période révolutionnaire, publie en allemand l'un des textes les plus critiques du patriarcat – alors qu'il lit le français et ne manque pas de se référer à Montesquieu, Voltaire ou l'abbé Raynal¹⁹. Les auteurs et autrices qu'il cite à l'appui de son propos en faveur d'une émancipation des femmes s'appellent Wollstonecraft, mais aussi Mauvillon et Hippel, des auteurs allemands encore mal connus, quoiqu'étudiés, de l'histoire du féminisme. Les réseaux, s'ils existent, ne se constituent donc pas nécessairement autour des figures qu'on a, depuis, identifiées comme « majeures ». Le féminisme de l'époque n'est peut-être pas le féminisme tel qu'on le définit aujourd'hui, ne serait-ce que parce que la question des droits électoraux n'est pas centrale dans son répertoire.

Bien sûr, le cercle des « bas bleus » (un terme qui n'a plus, en anglais, le caractère péjoratif qu'il a conservé en français, et dont le champ dépasse désormais largement le salon de son initiatrice la plus fameuse, Elizabeth Montagu) se définit et se vit comme un réseau transnational ou, pour utiliser un terme d'époque, cosmopolite²⁰. Mais à quel point est-il cosmopolite, et par quels médias objectivables ? Les membres de ce réseau ne se citent peut-être pas, mais ils et elles s'écrivent abondamment : les réseaux de correspondance, repérables par les index des volumes édités, ou les codages des éditions numériques des agendas²¹, regorgent de noms, parfois par centaines, traçant une cartographie littéraire bien plus large que le petit espace de tel salon londonien, weimarien ou parisien. Mais qu'en est-il des rencontres, des échanges reconnus comme fructueux, à

(19) James Henry LAWRENCE, « Ueber die Vortheile des Systems der Galanterie und Erbfolge bey den Nayren », *Der Neue Teutsche Merkur*, juin 1793, p. 160-199 et juillet 1793, p. 242-257.

(20) Sur ce sujet, voir Alessa JOHNS, *op. cit.*

(21) On pense à l'édition numérique par Mark Philip du journal du philosophe anglais – et tardif époux de Mary Wollstonecraft –, William Godwin, qui liste ses lectures, ses visites et les personnes qu'il reçoit. Voir <http://godwindiary.bodleian.ox.ac.uk/> Le répertoire de la correspondance de Condorcet recense plusieurs centaines de noms. Il n'est évidemment pas anodin que ce soient des auteurs qui soient ici identifiés comme exemples de correspondances particulièrement abondantes et soigneusement conservées, retranscrites et codées. Rares furent les autrices – hormis les célèbres Mme de Sévigné et 150 ans plus tard, Mme de Staël - dont on a conservé les lettres. Citons néanmoins les *Lettres de madame Roland. 1767-1780*, Claude PERROUD et Marthe de BACQUENCOURT (éd.), S.I., Maxwell, 1990.

l'instar de ceux entre Jeremy Bentham et Condorcet, ou des lectures influentes, comme celle de Wollstonecraft pour le jeune Lawrence ? En dépit d'une explosion récente de travaux sur l'histoire transnationale et l'histoire transatlantique, au moins en anglais, nous continuons à rester remarquablement ignorant.es des réseaux, formels ou informels, c'est-à-dire des interconnaissances et des échanges d'idées entre ces auteurs et autrices qui écrivent sur l'émancipation des femmes, la dénonciation de leur « esclavage » ou leurs droits²². On ne connaît pas d'équivalent, à ce jour, du travail réalisé par Margaret McFadden sur les sources du féminisme du XIX^e siècle²³. Comment les idées ont-elles circulé ? Dans quels cercles et par quelles correspondances échangeait-on sur ces sujets ? Qui traduisait, et avec quel degré de liberté, quelle volonté de diffuser une pensée, de l'atténuer parfois, pour quelle finalité ? Autant de questions que pose Elias Buchetmann à propos de Meta Forkel traduisant les Anglaises de son temps, dans ce volume. Quel rôle ont joué les différents contextes nationaux de l'époque sur l'expression et la radicalité de ces écrits ?

Ce numéro des *Annales historiques de la Révolution française* sur les féminismes en Europe est né de cet ensemble de questions et du constat qu'il manque, malgré un intérêt renouvelé pour cette histoire des émancipations à l'époque révolutionnaire, un point de vue englobant sur les connexions, les échanges et les circulations entre les personnes qui font ce réseau informel. Dans cette introduction, nous voudrions poser quelques jalons d'une histoire européenne de l'idée d'émancipation des femmes, en nous arrêtant d'abord sur le périmètre et les contenus divers, parfois contradictoires, de cette question de l'émancipation qu'on peut dire « féministe ». Nous voudrions nous interroger ensuite sur cette idée hors des frontières de la France : à l'évidence, on a aujourd'hui une série d'histoires locales de mieux en mieux documentées qui mériteraient d'être connectées les unes aux autres ; c'est également l'attention aux réseaux qui devrait être encouragée. Enfin, et c'est l'un des apports originaux de ce numéro, nous proposons d'élargir la question de l'idée féministe à d'autres écrits d'émancipation, ceux qui ne disent pas leur nom ou n'ont pas été reconnus comme tels, soit hier soit aujourd'hui, mais contribuent aussi

(22) Janet Polasky aborde ces thèmes brièvement dans son livre sur les échanges transatlantiques et révolutionnaires. Janet POLASKY, *Revolutions without Borders. The Call to Liberty in the Atlantic World*, New Haven, Yale University Press, 2015.

(23) Margaret MCFADDEN, *Golden Cables of Sympathy. The Transatlantic Sources of Nineteenth-Century Feminism*, Lexington, (Ky), The University Press of Kentucky, 1999.



à saper, moins radicalement mais peut-être non moins efficacement, les fondements du patriarcat. Les articles de ce numéro s'inscrivent dans ces trois sous-ensembles, et c'est à faire le lien entre eux, aussi, que cette introduction est destinée.

Émancipations, féminismes et féministes : les mots pour le dire

Nous nous concentrerons sur les idées d'émancipation, en laissant de côté les actes, les gestes et tout ce qui relève des mobilisations et participations politiques des femmes – dont l'histoire est bien documentée²⁴ d'une part, et qui n'ont pas toujours vocation à émanciper d'autre part²⁵. Cette décision de nous centrer sur les *idées* en faveur de l'émancipation des femmes reflète notre souhait de nous focaliser sur une partie seulement du vaste continent des mobilisations féminines, tout en prenant en compte aussi les paroles sur les femmes par des hommes. D'autre part, ce choix est aussi la conséquence d'un état de fait : suite à notre appel à articles, rares furent les propositions qui ne relevaient pas de cette histoire des idées. Doit-on y voir la conséquence d'un relatif silence des archives, de traces volontairement effacées par les femmes elles-mêmes, d'une action féminine difficile à décrire ? D'un manque d'intérêt de la communauté scientifique en général pour ces questionnements sur cette période ? Le mot « féminisme », dans notre appel, a-t-il découragé les propositions ? Nous ne trancherons pas cette question, mais force est de constater qu'il manque encore énormément de réponses à nos interrogations. Tentons au moins, dans un premier temps, de revenir sur l'emploi de ce terme « féminisme » qui fait parfois encore débat.

(24) Il est impossible de citer de manière exhaustive le travail réalisé sur cette question depuis la fin des années 1980. Notons cependant le premier livre qui a fait date et l'un des rares qui soient traduits : Dominique GODINEAU, *Citoyennes tricoteuses. Les femmes du peuple à Paris pendant la Révolution française*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1988 ; l'un des derniers parus, qui se situe dans sa lignée intellectuelle : Solenn MABO, *Les Citoyennes, les contre-révolutionnaires et les autres : participations, engagements et rapports de genre dans la Révolution française en Bretagne*, Thèse de doctorat, Rennes 2, 2019, ainsi que Martine LAPIED, *L'Engagement politique des femmes dans le Sud-Est de la France de l'Ancien Régime à la Révolution. Pratiques et représentations*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2019.

(25) Cette histoire de la participation et de la mobilisation politiques des femmes, sans être complètement distincte de l'analyse des discours, qu'ils soient pour dire ou pour faire taire, a ses logiques propres. Karine RANCE, *Mémoires de nobles émigrés dans les pays germaniques pendant la Révolution française*, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2001, montre bien que les femmes sont présentes et actives dans les groupes des aristocrates émigrés. Kimberley PAGE-JONES travaille actuellement sur une figure du « *loyalism* » féminin anglais à l'époque de Napoléon, à travers la figure de Rachel Charlotte Biggs. Ces femmes qui participent à l'action politique s'émancipent-elles, et relèvent-elles d'un mouvement d'émancipation des femmes en général ?

Féminismes en Europe, indique notre titre. Qu'entend-on par-là ? D'emblée se pose la question du mot « féminisme(s) » : peut-on parler d'un ou de féminismes avant que le terme ne soit forgé ? Si le mot n'existe pas, la chose peut-elle exister sans le mot pour la désigner ? L'historienne américaine Karen Offen a en partie répondu à ces questions, dans plusieurs articles, traçant son origine, ses usages « anachroniques » à juste titre, ainsi que la nécessité, aujourd'hui, d'inventer sa propre définition du féminisme sans s'inquiéter que le mot n'ait pas circulé avant qu'Alexandre Dumas ne lui donne une notoriété empoisonnée²⁶. La plupart des historiens et historiennes qui aujourd'hui mobilisent le concept, que ce soit pour labelliser des textes qui parfois remontent au XIV^e siècle ou pour décrire les mouvements des différentes vagues du XX^e siècle, ont en commun, d'après Karen Offen, de partager une conception du féminisme en tant que « dynamique de critique et d'amélioration du statut pénalisant des femmes par rapport aux hommes dans une situation culturelle particulière²⁷ ». Même si l'historienne considère que c'est là une définition élémentaire, nous nous en saisissons. Elle permet mieux de délimiter le périmètre des féminismes de l'époque, que ce que la politiste Laure Bereni a, plus tard, appelé « l'espace de la cause des femmes²⁸ ».

L'espace de la cause des femmes désigne « l'ensemble des actrices engagées dans des collectifs spécialisés dans la lutte au nom des femmes (le groupe des femmes constitue le référent et le sujet des luttes) et pour la cause des femmes (transformation de rapports de genre jugés injustes), quelle que soit la définition des termes de leur lutte (notamment leur degré de radicalité) et le site dans lequel elle se déploie²⁹ ». Cette définition permet, d'après Laure Bereni, de dépasser les inscriptions exclusives de cette cause des femmes soit dans des « mouvements », soit dans telle ou telle « sphère sociale » ou tradition idéologique, afin de les englober ensemble en un seul « espace ». La politiste note que c'est seulement « dans certaines conjonctures historiques et politiques, et de manière

(26) Karen OFFEN, « Sur l'origine des mots "féminisme" et "féministe" », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 34, 3, 1987, p. 492-496 ; « Defining Feminism. A Comparative Historical Approach », *Signs*, 1, 1988, p. 119-57. Bien avant la parution de cette série d'articles, plusieurs historiens avaient adopté ce terme. Voir François-Alphonse AULARD, « Le féminisme pendant la Révolution française », *Revue bleue. Revue politique et littéraire*, 12, 1898, p. 361-366, ainsi que Louis DEVANCE, « Le féminisme pendant la Révolution française », *AHRF*, 229, 1977-3, p. 341-376.

(27) Traduction de « ... the impetus to critique and improve the disadvantaged status of women relative to men within a particular cultural situation ». Karen OFFEN, « Defining Feminism », *op. cit.*, p. 132.

(28) Laure BERENI, « Du MLF au Mouvement pour la parité. La genèse d'une nouvelle cause dans l'espace de la cause des femmes », *Politix*, vol. 78, 2, 2007, p. 107-132.

(29) *Ibid.*, note 3, p. 107.



partielle, que les différents segments de l'espace de la cause des femmes font "mouvement"³⁰ ».

À l'époque de la Révolution française, nous avons affaire à tout autre chose qu'à des *collectifs spécialisés dans la lutte au nom des femmes (...) et pour la cause des femmes*. Non que manquent la lutte ou la cause, mais de collectifs, on n'en identifie guère. Des clubs de femmes existent, bien sûr, et dans un grand nombre de villes de France, dès le début des années 1790 ; bien que constitués exclusivement de femmes – ce qui est remarquable en soi –, ces clubs ne sont pas spécialisés dans la lutte au nom et pour la cause des femmes ; autrement dit, ils ne s'emparent pas du sujet politique « femme³¹ ». Et s'ils sont interdits par la Convention, suite au fameux discours du député Amar, ce n'est pas d'avoir défendu des intérêts particuliers, a fortiori en tant que femmes (c'est en partie l'enjeu de l'article de Rossella Bufano dans ce volume). Le but des associations politiques, explique le représentant de la Nation, est de « dévoiler les manœuvres des ennemis de la chose publique, surveiller et les citoyens comme individus et les fonctionnaires publics, même le corps législatif³² » ; il n'est pas de porter une catégorie ou une voix singulières dans l'État, prétention rendue illégale par la loi Le Chapelier de 1791. Les clubs de femmes sont des réunions où il est question de politique, à n'en pas douter : c'est, saisies d'un « saint enthousiasme » pour la République, et par patriotisme, que les femmes du club de Besançon se réunissent à partir de 1792³³. Mais si parfois elles font porter à la Convention la

(30) *Ibid.*

(31) Pour une actualisation de la réflexion sur le thème vaste et complexe du sujet politique du féminisme, voir Ilana ELOIT, « Sujet politique des féminismes », dans *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 2021, p. 738-747. Il est caractéristique que l'histoire de ce sujet politique femme ne commence en général pas avant le milieu du XIX^e siècle, ce qui ne nous facilite pas la tâche lorsqu'il s'agit de réfléchir à ses pourtours à l'époque de la Révolution française.

(32) AMAR, « au nom du comité de sûreté générale, présente un projet de décret, portant que les clubs et Sociétés populaires de femmes sont défendus, et que les séances des Sociétés populaires doivent être publiques », séance de la Convention nationale du 9 brumaire an II [30 octobre 1793], in *Archives parlementaires de 1787 à 1860...*, Première série, tome LXXVIII, Paris, 1911, p. 49-51. Les conflits qui ont mené à cette décision sont bien étudiés. Pour une nouvelle interprétation, voir Katie JARVIS, « The Cost of Female Citizenship: How Price Controls Gendered Democracy in Revolutionary France », *French Historical Studies*, 41, 4, 2018, p. 647-80.

(33) Henriette PERRIN, « Le Club de femmes de Besançon », *Annales révolutionnaires*, vol. 9, 5, 1917, p. 629-653. L'historienne décrit un club dans lequel les femmes cousent des chemises, des vestes et des culottes, et tricotent des bas pour les volontaires, mais qui d'après ses connaissances à l'époque, vont être aussi les seules à revendiquer à la Convention un droit de vote pour toutes les femmes. Sur ce sujet, outre le travail de Dominique GODINEAU dans *Citoyennes tricoteuses*, *op. cit.*, voir aussi Marie CERATI, *Le Club des citoyennes républicaines révolutionnaires*, Paris, Éditions sociales, 1966 et Suzanne DESAN, « Constitutional Amazons. Jacobin's Women's Clubs in the French Revolution », dans Bryant T. RAGAN et Elizabeth A. WILLIAMS (dir.), *Re-creating Authority in Revolutionary France*, Rutgers, (NJ), Rutgers University Press, 1992, p. 11-35.

revendication d'un droit de vote, ce n'est pas pour se constituer en force politique au service de leur propre cause qu'elles se réunissent³⁴. Après les travaux précurseurs de Martine Lapied et de Laura Talamante sur la participation politique des femmes dans le Sud de la France³⁵, Solenn Mabo parvient elle aussi à cette conclusion cruciale que c'est généralement en tant qu'épouses et mères que la plupart des femmes se saisissent de la parole publique (pétition...) ou du geste politique (serment...). Les travaux sur le familialisme des lois électorales de la période révolutionnaire montrent que les femmes sont politiquement situées dans la continuité des intérêts de leur famille, contribuant de fait à une complémentarité des attributions qui ne les distingue pas en tant que personnes autonomes porteuses de droits individuels, ce que résume très bien Pierre-Louis Lacretelle au début de la Révolution : « nous sommes donc amenés à considérer les femmes, au moment de l'association civile, non comme des êtres qui traitent en leur propre nom, et pour leurs intérêts séparés ; mais comme des êtres dont chacun, par sa nature, et ses relations primordiales, est attaché à l'un de ces hommes qui vont contracter ensemble³⁶ ». Là aussi l'article de Rossella Bufano permet de nuancer le primat du familialisme, en montrant qu'il existe pour certaines personnes un sujet politique « mère » détenteur de droits électoraux en soi et pour soi ; mais ce sujet politique, ni plus ni moins original à l'époque que l'individu non généré de Condorcet et Guyomar, n'a rien à voir avec le sujet politique « femme » du féminisme. S'il naît de la réclamation de droits politiques pour une catégorie de femmes, et non toutes les femmes, il n'est pas mis en avant pour défendre la cause d'un groupe aux intérêts distincts de ceux des hommes et non fongibles

(34) Christine Fauré note que les pétitions collectives de femmes ne sont pas fréquentes, tant est peu familière à l'époque l'idée de « s'ériger en acteur collectif ». Christine FAURÉ, « Doléances, déclarations et pétitions. Trois formes de la parole publique des Femmes sous la Révolution », *AHRF*, 344, 2006-2, p. 5-25, ici p. 20. Jacques Guilhaumou et Martine Lapied, pour leur part, notent qu'au sein du « vaste mouvement d'opinion » entretenu par la circulation des pétitions, libelles et pamphlets, la parole féminine reste « anonyme ». Jacques GUILHAUMOU et Martine LAPIED, « L'action politique des femmes pendant la Révolution française », dans Christine FAURÉ, *Nouvelle encyclopédie politique et historique des femmes*, Les Belles Lettres, 2010, p. 208-246.

(35) Laura Emerson TALAMANTE, *Les Marseillaises. Women and Political Change during the French Revolution, 1789-1794*, Ph.D. Thesis, University of California Los Angeles, 2003 ; Martine LAPIED, « Parole publique des Femmes et conflictualité pendant la Révolution, dans le Sud-Est de la France », *AHRF*, 344, 2006-2, p. 47-62 ; Solenn MABO, *op. cit.*

(36) Pierre-Louis LACRETELLE, *Encyclopédie méthodique. Logique et métaphysique*. Paris, chez Panckoucke, 1791, tome 4, p. 770. Sur les catégories familialistes des lois électorales de la période, nous nous permettons de renvoyer à Anne VERJUS, *Le Cens de la famille. Les femmes et le vote, 1789-1848*, Paris, Belin, 2022, et pour une actualisation appliquée à la période révolutionnaire, *Le Bon mari. Une histoire politique des hommes et des femmes à l'époque révolutionnaire*, Paris, Fayard, 2010.



dans l'unité politique familiale. Dans la diversité des propositions qui ont jailli à l'époque, celle-ci fut très peu publicisée ; elle ne sera pas choisie, plus tard, comme matrice de la citoyenneté des femmes et de la définition d'un sujet politique « femme ». Cela ne signifie pas qu'il n'y avait pas là une forme achevée d'individualisation des femmes de la famille, et donc une émancipation possible pour les mères, détachées politiquement de leur statut d'épouses de citoyens. Toutes les revendications, surtout celles en faveur de certaines femmes, n'avaient donc pas vocation à faire émerger un sujet politique « femme ». Peu étudiées (ce en quoi l'article de Bufano est particulièrement novateur), peuvent-elles aujourd'hui être considérées comme une réponse anticipée au fameux « dilemme de Wollstonecraft³⁷ » ?

Ainsi se pose une question essentielle : dans quelle mesure est-on en capacité de penser ce sujet politique « femme » à l'époque où la plupart des débats se trouvent pris entre l'injonction universaliste qui efface toute particularité de genre pour définir la citoyenneté³⁸, des implicites familialistes qui rendent impensable une représentation des femmes en tant que telles, c'est-à-dire en tant qu'individus autonomes porteurs d'intérêts propres, et ces propositions intermédiaires qui distinguent les femmes entre elles ? Quels mots d'ordre trouvera-t-on ? Certains et certaines dans le champ des études de genre se sont essayés à identifier quelques catégories de la dénonciation, telles que l'esclavage des femmes³⁹, ou les prémisses, dans de rares publications, d'une solidarité féminine⁴⁰, voire d'une sororité⁴¹. L'identification de telle ou telle dénonciation ne constitue pas un programme politique. Mais il y avait là (*il y aurait eu, là*) des éléments pour identifier une conscience, chez certaines femmes, de former une « classe de sexe », c'est-à-dire un groupe d'individus définis par leurs destins similaires, aux

(37) Le dilemme de Wollstonecraft a été forgé par la philosophe et historienne du politique Carole Pateman pour désigner cette difficile conciliation, d'un point de vue conceptuel, entre l'aspiration féministe à l'absorption du sujet féminin dans l'individu neutre et les modalités d'une revendication nécessairement centrée sur la spécificité irréprésentable des femmes par d'autres qu'elles-mêmes. Carole PATEMAN, *The Disorder of Women. Democracy, Feminism, and Political Theory*, Cambridge, Polity Press, 1989, p. 195-204.

(38) Condorcet et Guyomar, notamment, incarnent la pensée universaliste la plus aboutie pour l'époque, en niant toute possibilité d'un sujet politique défini par son genre et des intérêts distincts de ceux des hommes.

(39) Olivier FERRET, « L'esclavage des femmes. Les valeurs d'une homo-analogie », *Dix-Huitième siècle*, Genre et normes dans l'Europe des Lumières, 55, 2023 (à paraître).

(40) Johanna LENNE-CORNUEZ, « Identifications féminines, solidarités politiques et question sociale chez Staël et Charrière », *Dix-Huitième siècle*, Genre et normes dans l'Europe des Lumières, 55, 2023 (à paraître).

(41) Solenn MABO consacre un chapitre de sa thèse à l'émergence d'une équivalence féminine à la fraternité, pour conclure que « la figure de l'épouse et mère écarte constamment celle de la sœur ». Solenn MABO, *op. cit.*, p. 261 ; sur le même sujet, voir Bérengère KOLLY, « Frères et sœurs politiques. La fraternité à l'épreuve des femmes, 1789-1793 », *Genre & Histoire*, 3, automne 2008.

intérêts séparés et par là, non représentables par des hommes eux-mêmes constitués en groupe de sexe, nécessitant une représentation ad hoc dans la nation, par des représentantes patentées⁴². Cependant, outre que le mandat impératif n'existe pas en République, rendant impossible une telle représentation séparée des femmes d'un côté et des hommes de l'autre, aucune revendication de ce type n'a, jusqu'ici, été identifiée⁴³. Sans doute du fait de la prégnance du familialisme, que là encore Lacretelle exprime en une formidable synthèse : « la collection des femmes est la seule qui ne peut jamais former une aggrégation (sic) politique ; c'est-à-dire, une aggrégation (sic) qui ait, dans la société, une existence, des droits, ni des fonctions qui puissent la faire considérer à part. Les femmes, dans la société, ne sont jamais que [uniquement] des individus⁴⁴ ».

Qu'en est-il de ces représentations dans d'autres espaces en Europe ? N'est-ce pas la Révolution et l'espace de droits politiques qu'elle ouvre, qui fabriquent de telles « fenêtres d'opportunité » ? Quel sens aurait une revendication d'un droit de suffrage pour les femmes dans des pays qui ne le demandent même pas pour les hommes ? Wollstonecraft, bien qu'elle ait vécu la Révolution française au plus près des événements, et bien qu'elle signe l'ouvrage le plus fortement argumenté sur la nécessité d'émanciper les femmes en leur donnant accès à l'éducation, ne prononce jamais l'expression « right to vote » dans son ouvrage de 1792.

Tout cela contribue en partie à expliquer pourquoi on ne trouvera pas à proprement parler de « mouvement » ou de mobilisation féministes à l'époque de la révolution et dans l'espace européen qui nous intéresse, si par là on entend une organisation structurée par un mot d'ordre et la conscience, chez ses militantes, d'appartenir à un groupe aux intérêts non déléguables à un autre, aussi proche soit-il. Pour autant, même si l'on n'identifie pas de mouvement orchestré, il existe une pensée de l'émancipation des femmes à l'époque de la Révolution. Nous disons bien « une » pensée, même si

(42) Sur la classe de sexe, voir Christine DELPHY, *L'Ennemi principal. 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001 ; et Danièle KERGOAT, « Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion », dans Annie BIDEF-MORDREL (dir.), *Les Rapports sociaux de sexe*, Paris, Presses universitaires de France, 2010 [2001], p. 60-75.

(43) À une exception près, citée dans son article par Rossella Bufano, le *Cahier des doléances et réclamations des femmes, par Mme B*** B****, S. l., 1789, qui écrit : « ...de même qu'un noble ne peut représenter un roturier, ni celui-ci un noble, de même, un homme ne peut, avec plus d'équité, représenter une femme : les femmes ne peuvent donc être représentées que par des femmes ». L'inscription dans le contexte de la représentation par ordres indique bien qu'on se situe, ici, dans un en deçà du vote par tête conditionnant l'idée de représentation nationale.

(44) Pierre-Louis LACRETELLE, *Encyclopédie méthodique, op. cit.*, p. 770.



celle-ci n'est pas structurée, concertée, et qu'elle ne s'exprime pas par la voie de porte-parole représentatifs d'une seule cause. Une pensée qui n'est pas unifiée, mais n'est pas non plus l'addition hasardeuse de différentes idées s'exprimant indépendamment les unes des autres. Cette pensée, nous la voyons se déployer à travers la circulation des ouvrages traduits, prêtés, donnés, publiés, et même censurés : les auteurs et les autrices ne se citent pas toujours, nous l'avons souligné, mais se lisent et se traduisent ; nécessairement, ils et elles pensent les uns et les unes à partir des autres, les uns et les unes contre les autres aussi parfois.

Une histoire des idées féministes savante mais peu globalisée

Il y a, à n'en pas douter, une histoire des féminismes qui peu à peu s'établit, par biographies successives, études de corpus, éditions de textes, dressant les conditions de possibilité d'un vaste panorama de son ancrage dans l'espace de l'Europe. On connaît en Allemagne (et aux États-Unis) les auteurs et autrices de langue allemande qui défendent les droits des femmes dans le mariage, ou le principe d'une meilleure éducation des futures mères de famille, voire d'une instruction « en soi » pour les femmes, mais cette historiographie reste quasi exclusivement de langue allemande, faute d'être traduite. Citons par exemple Jakob Mauvillon, connu pour son opposition aux thèses de Rousseau sur l'infériorité intellectuelle des femmes⁴⁵, ou Theodor von Hippel, auteur d'un ouvrage intitulé *L'émancipation civile des femmes*, « véritable initiateur⁴⁶ » du débat sur les femmes en Allemagne, qui prône une co-éducation des filles et des garçons et réclame qu'on mette « ces deux catégories humaines sur un pied d'égalité⁴⁷ ». Il existe

(45) Jakob MAUVILLON, *Mann und Weib, nach ihren gegenseitigen Verhältnissen geschildert. Ein Gegenstück zu der Schrift : Ueber die Weiber*, im Verlage der Dykischen Buchhandlung, 1791. Contrairement à Rousseau, Mauvillon ne pense pas que l'inégalité des forces entre les sexes induit une inégalité de leurs capacités intellectuelles. Dieter HÜNING, Arne KLAWITTER et Gideon STIENING (dir.), *Jakob Mauvillon (1743-1794) und die Deutschsprachige Radikalaufklärung*, Boston, De Gruyter, 2022. Jochen HOFFMANN, *Jakob Mauvillon. Ein Offizier und Schriftsteller im Zeitalter der bürgerlichen Emanzipationsbewegung*, Berlin, Duncker und Humblot, 1981. En langue anglaise, on trouve quelques éléments sur sa pensée en faveur de l'émancipation des femmes dans Julie Mae KOSER, *Representations of armed women in late eighteenth and early nineteenth-century German literature*, Berkeley, University of California Press, 2007.

(46) Joseph KOHNEN, *Theodor Gottlieb von Hippel, 1741-1796. L'homme et l'œuvre*, Berne, New York, P. Lang, 1983, p. 837.

(47) Theodor Gottlieb von HIPPEL, *Über die bürgerliche Verbesserung der Weiber*, Berlin, in der Vossischen Buchhandlung, 1792, p. 58, cité par Joseph Kohnen, *op. cit.*, p. 762. Voir la traduction anglaise de cet ouvrage, Timothy F. SELLSNER, *On improving the status of women*, Detroit, Wayne State University Press, 1979. Sur le féminisme de Hippel, Marion W. GRAY, « Radical Feminism and a Changing Concept of Marriage. Prussia's Theodor Gottlieb von Hippel », dans Donald D. HOWARD et John C. HORGAN (dir.), *The Consortium on Revolutionary Europe, 1750-1850. Proceedings, 1989*

maintenant quelques traductions des textes de Emilie von Berlepsch qui publie en 1791, « Über einige zum Glück der Ehe notwendige Eigenschaften und Grundsätze » (« Des qualités et principes nécessaires à un mariage heureux »), dans *Der Neue Teutsche Merkur*⁴⁸. Des travaux ont été menés sur les « demoiselles de Göttingen », cinq filles d'universitaires aux mœurs libres, qui dès la fin des années 1780 accèdent à l'université⁴⁹ ; parmi elles, Meta Forkel⁵⁰ dont il est question dans l'article d'Elias Buchetmann. Là encore, ces textes restent peu traduits. On pourrait continuer la liste en citant d'autres écrits en faveur d'une meilleure éducation des femmes⁵¹. Ceux-ci ne font pas partie des anthologies du féminisme allemand, qu'on a coutume de dater plus tardivement⁵². L'évocation de ce corpus nous ramène à la question de la définition du féminisme : une définition exigeante, qui

to commemorate the bicentennial of the French Revolution, Tallahassee, Institute on Napoleon and the French Revolution, Florida State University, 1990, p. 807-814. Nous remercions vivement Cathy McClive de nous avoir permis d'accéder à cet article dont dispose la bibliothèque de la Florida State University à Tallahassee. On trouve quelques extraits traduits en français dans l'ouvrage de Marie-Claire HOOK-DEMARLE, *La Femme au temps de Goethe*, Paris, Stock, 1987, p. 56-58.

(48) Emilie von BERLEPSCH, « Über einige zum Glück der Ehe notwendige Eigenschaften und Grundsätze », *Der Neue Teutsche Merkur*, 1791. Sur cet écrit, Ruth P. DAWSON, « 'And This Shield is called—Self-Reliance'. Emerging Feminist Consciousness in the Late Eighteenth Century », dans Ruth-Ellen B. JOERES et Mary Jo MAYNES, *German women in the eighteenth and nineteenth centuries. A social and literary history*, Bloomington, Indiana University Press, 1986, p. 157-174. Sur son autrice, Ruth P. DAWSON, « Navigating Gender. Georg Forster in the Pacific and Emilie von Berlepsch in Scotland », dans David GALLAGHER (dir.), *Weimar Classicism. Studies in Goethe, Schiller, Forster, Berlepsch, Wieland, Herder, and Steiner*, Lewiston, N.Y., Edwin Mellen Press, 2010, p. 39-64. On trouve en ligne une traduction anglaise partielle de cet article : « Emilie von Berlepsch Demands Intellectual and Emotional Independence for Women (1791) » <https://germanhistory-intersections.org/en/germanness/ghis:document-304>. Sur l'apport de la revue *Der Neue Teutsche Merkur* à la cause des femmes, Ruth DAWSON, « 'Der Weihrauch, den uns die Männer Streuen'. Wieland and the Women Writers in the Teutscher Merkur », dans Hansjörg SCHELLE, *Christoph Martin Wieland. Nordamerikanische Forschungsbeiträge Zur 250. Wiederkehr Seines Geburtstages 1983*, Tübingen, 1984, p. 225-249.

(49) Eckart KLESSMANN, *Universitätsmamsellen: fünf aufgeklärte Frauen zwischen Rokoko, Revolution und Romantik*, Berlin, Allemagne : AB - Die Andere Bibliothek, 2017 ; Annette LÜCHOW, « 'Eine Gans unsrer Stadt'. Die Göttinger 'Universitätsmamsellen' », dans Ulrich JOOST (dir.), *Georg Christoph Lichtenberg 1742-1799. Wagnis der Aufklärung*, München, 1992, p. 197-201 ; et, en français, le chapitre que leur consacre Marie-Claire HOOK-DEMARLE, dans *La Femme au temps de Goethe*, Paris, Stock, 1987, p. 169-178.

(50) Sur Meta Forkel, née Liebeskind, voir Monika SIEGEL, « 'Ich hatte einen Hang zur Schwärmerey' : Das Leben der Schriftstellerin und Übersetzerin Meta Forkel-Liebeskind im Spiegel ihrer Zeit », PhD diss., Technische Universität Darmstadt, 2001 ; Marie-Luise SPIECKERMANN, « Dorothea Margareta Liebeskind (1765-1853). Übersetzerin zwischen wissenschaftlicher Literatur und Unterhaltungsromanen englischer Autorinnen », dans Brunhilde WEHINGER et Hilary BROWN (éd.), *Übersetzungskultur im 18. Jahrhundert : Übersetzerinnen in Deutschland, Frankreich und der Schweiz*, Saarbrücken, Wehrhahn Verlag, 2008, p. 141-164.

(51) Au tout début des années 1790 avait également paru *Amaliens Erholungsstunden*, le journal créé par Marianne Ehrmann, où l'on trouvait quelques articles sur la nécessité d'une meilleure éducation pour les femmes.

(52) Christine PIETTE, « Le premier féminisme allemand 1848-1933. Un mouvement social de dimension internationale », *Recherches Féministes*, vol. 30, 1, 2017, p. 258-260. Allen Ann TAYLOR,



indiquerait une stricte et pleine égalité des sexes ne peut s'appliquer ici ; par contre si l'on accepte que le périmètre du féminisme s'étende à tout discours prônant une réduction des inégalités, et/ou une émancipation, alors ces textes ont toute leur place dans l'histoire du féminisme.

Il en va de même pour d'autres pays, même si fait exception l'historiographie anglaise qui a depuis quelques années largement investi le radicalisme et le féminisme de la fin du XVIII^e siècle. Certains auteurs restent, davantage encore que Wollstonecraft, assez mal connus en France, bien qu'ils soient l'objet d'un important travail historiographique de part et d'autre de la Manche depuis une vingtaine d'années : Thomas Spence⁵³, Thomas Holcroft⁵⁴, William Godwin⁵⁵ ou encore James Henry Lawrence⁵⁶ voient leurs idées féministes devenir peu à peu l'objet d'articles spécifiques. Si la vitalité d'un champ se mesure aussi au nombre de monographies publiées, on ne pourra nier qu'il existe, au Royaume-Uni, un regain d'intérêt pour les radicalités féministes⁵⁷. Mais, là encore, une analyse systématique des réseaux et liens avec les autres féminismes permettrait de mieux comprendre la circulation des idées féministes : on sait que Wollstonecraft a séjourné un peu plus de deux années à Paris (décembre 1792 – avril 1795).

Feminism and motherhood in Germany, 1800-1914, New Brunswick (N.J.), Rutgers University Press, 1991.

(53) Rémy DUTHILLE, « Thomas Spence on Women's Rights. A Vindication », *Miranda. Revue pluridisciplinaire du monde anglophone / Multidisciplinary peer-reviewed journal on the English-speaking world*, 13, 2016.

(54) Thomas HOLCROFT, *Anna St. Ives. A Novel*, Shepperson, 1792.

(55) William GODWIN, *An Enquiry Concerning Political Justice and Its Influence on General Virtue and Happiness*, by William Godwin..., London, G. G. J. et J. Robinson, 1793. Sur les principes féministes de Godwin, Gail BEDERMAN, « How William Godwin Decided to Denounce Marriage in His Political Justice. Evidence from Godwin's Diary », *Bodleian Library Record*, vol. 24, 1, 2011, p. 73-79.

(56) James Henry Lawrence a publié de nombreuses fois, sous divers titres, en français puis en anglais, l'opuscule en allemand cité plus haut. James Henry LAWRENCE, *L'Empire des Nairs, ou Le paradis de l'amour*, Paris, Maradan, 1807 ; *The Empire of the Nairs or, The rights of women*, London, T. Hookham, Jun. and E.T. Hookham, 1811. Sur cet auteur, nous nous permettons de renvoyer à Anne VERJUS, « A non-patriarchal society. James Henry Lawrence (1773-1840) and *The Empire of the Nairs* », dans Annick COSSIC-PÉRICARPIN et Emrys D. JONES, *La Représentation et la réinvention des espaces de sociabilité durant le long XVIII^e siècle*, Tome VII, Éditions Le Manuscrit, 2021, p. 395-421 ; et « Une société sans pères peut-elle être féministe ? *L'Empire des Nairs* de James H. Lawrence », *French Historical Studies*, vol. 42, 3, 2019, p. 359-389.

(57) Eve Tavor BANNET, *The Domestic revolution. Enlightenment feminisms and the novel*, Baltimore, Maryland, Johns Hopkins University Press, 2000 ; William STAFFORD, *English Feminists and Their Opponents in the 1790s. Unsex'd and Proper Females*, Manchester, Manchester University Press, 2002 ; Ariane CHERNOCK, *Men and the making of modern British feminism*, Stanford, Stanford University Press, 2009 ; Martine MONACELLI et Michel PRUM, *Ces hommes qui épousèrent la cause des femmes. Dix pionniers britanniques*, Éditions de l'Atelier, 2010 ; Andrew CAYTON, *Love in the Time of Revolution: Transatlantic Literary Radicalism and Historical Change, 1793-1818*, Chapel Hill, NC, University of North Carolina Press, 2013 ; Alessa JOHNS, *Bluestocking Feminism and British-German Cultural Transfer, 1750-1837*, Ann Arbor, (Mi), University of Michigan Press, 2014.

Quels sont ses liens intellectuels avec d'autres personnes défendant, à la même époque, l'émancipation des femmes ? Quels rapprochements et quels désaccords existent-ils entre elles ? On ne connaît pas d'ouvrage ou d'article qui tente d'apporter une réponse exhaustive⁵⁸. Comme nous l'avons mentionné plus haut, Wollstonecraft fut lue par-delà les frontières de son pays, et très vite traduite, discutée et diffusée, mais il nous manque un travail approfondi sur ces discussions et leur postérité. De la même manière, il semble surprenant que la question des éventuels échanges sur ces questions entre le Royaume-Uni et les États-Unis, pourtant très proches, reste peu recherchée. Pourtant, sur les questions d'éducation, qui s'affirment comme le principal vecteur d'émancipation des femmes, les États-Unis font figure d'avant-garde avec « la création de nouvelles académies à Philadelphie, Boston, New Haven, New York dans les années 1780, suivies de nombreuses autres dans les années 1790⁵⁹ ». Wollstonecraft, et surtout Catherine Macaulay qui y séjourne en 1784-1785, sont-elles influencées par ces développements d'outre-Atlantique ?

Si on connaît la Belge Théroigne de Méricourt, c'est en grande partie grâce à sa présence en France⁶⁰. Dans ce volume, Samantha Sint Nicolaas explique que même si les historiennes et historiens français et anglophones connaissent Etta Palm d'Aelders, elles ne puisent que rarement dans les sources hollandaises. Rossella Bufano nous fait découvrir le Milanais Guisepe Gorani, qui souhaitait que les femmes fussent éligibles dans toutes les assemblées. Il y a certainement d'autres figures belges, hollandaises, danoises, italiennes, ou autres, dont les noms nous restent encore inconnus⁶¹. Quant à l'Espagne, notre ignorance reste encore plus grande. Elle reflète les lacunes linguistiques des éditrices de ce numéro, mais aussi l'état des recherches en Espagne : il semble que peu de chercheurs et de chercheuses abordent les droits des femmes à l'époque. Sauf erreur de notre part, celles

(58) Un article récent rappelle combien Wollstonecraft était peu considérée dans le cercle des Anglais.es de Paris, voire moquée par ses compatriotes. Valentina ALTOPIEDI, « Une Révolution pour tous ? Comment des femmes anglaises ont vécu et écrit la Révolution française : le cas de Mary Wollstonecraft et Helen Maria Williams », *La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, 22, 2022.

(59) Jane RENDALL, *The Origins of Modern Feminism. Women in Britain, France and the United States, 1780-1860*, London, Macmillan, 1985, p. 41.

(60) Ottó ERNST, *Théroigne de Méricourt, d'après des documents inédits tirés des archives secrètes de la Maison d'Autriche*, Jean-Paul Waechter (trad.), Paris, Impr. Floch Payot, 1935 ; Suzanne DESAN, « Théroigne de Méricourt. Gender and International Politics in Revolutionary Europe », *Journal of Modern History*, 92, 2020, p. 274-310.

(61) Par exemple, l'Italienne Eleonora de Fonseca Pimentel (1752-1799) est parfois connue comme « l'Olympe de Gouges italienne », mais plus pour ses activités politiques que pour ses idées féministes.



et ceux qui étudient ces questions ont tendance à mettre en valeur soit l'âge des Lumières⁶², soit l'opposition nationale à Napoléon⁶³. Ces ouvrages soulèvent des thèmes liés à nos sujets, y compris l'éducation féminine et les publications littéraires des femmes. Mais, comme on ne pense pas l'époque susceptible d'une « révolution » pouvant s'exporter en Espagne, même au niveau des idées, rares sont celles et ceux qui cherchent à vérifier s'il y avait des réseaux de communications ou des traductions d'ouvrages importants liés à la révolution.

À une époque de fort brassage des populations, du fait d'engagements idéologiques – volontaires ou supposés – qui poussaient hommes et femmes à s'exiler volontairement ou simplement à fuir les poursuites, on pourrait s'attendre à davantage de rencontres fortuites, ou souhaitées, et de circulation des idées. Ainsi, les études sur les femmes émigrées auraient pu interroger leurs éventuelles interactions avec les milieux qui à l'étranger posent la question d'une émancipation, mais beaucoup de ces travaux sont encore en cours, à notre connaissance⁶⁴. L'article de Sint Nicolaas montre bien comment Etta Palm d'Aelders s'est définie comme citoyenne en passant d'un pays à l'autre, et en adaptant ses expériences et ses idées à des contextes révolutionnaires différents. Quant aux réseaux qui s'établissent, on ne les connaît que très peu encore, bien que l'on commence à apercevoir ceux qui se tissent de part et d'autre de la Manche, par les allées et venues de Wollstonecraft bien sûr, mais aussi de Jeremy Bentham ou des amis anglais rendant visite à Goethe et Schiller à Weimar. Les idées circulent aussi par les traductions immédiates, quoique parfois

(62) Theresa Ann SMITH, *The Emerging Female Citizen : Gender and Enlightenment in Spain*, Berkeley, University of California Press, 2006 ; Silvia BERMUDEZ et Roberta JOHNSON (dir.), *A New History of Iberian Feminisms*, Toronto, University of Toronto Press, 2018 ; Catherine M. JAFFE et Anne CRUZ (dir.), *Society Women and Enlightened Charity in Spain. The Junta de Damas de Honor Y Mérito, 1787-1823*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2022.

(63) John Lawrence TONE, « A Dangerous Amazon. Agustina Zaragoza and the Spanish Revolutionary War, 1808-1814 », *European History Quarterly* 37, 4, 2007, p. 548-561 ; Xavier ANDRIEU-MIRALLES, « A Fatherland of Free Men. Virility and "Frailty" in Spanish Liberalism (1808-1814) », *Gender & History*, 34, 1, 2022, p. 42-58.

(64) On pense ici au projet Atlantic Exiles : Revolution and Refugees in the Atlantic World, 1770s-1820s^{*} (ERC) <https://www.uni-due.de/atlanctic-exiles/>. Ces travaux mettent surtout l'accent sur l'agentivité des femmes, davantage que sur les idées, même si bien sûr, cette agentivité est partie prenante des processus d'émancipation, de ceux que nous avons volontairement écartés pour ce numéro.

fantaisistes, « fabrique⁶⁵ » qui bat son plein à Göttingen, à Londres et à Paris.

On regrette de ne pas avoir abordé plus centralement le monde colonial, surtout le problème essentiel de l'esclavage. Certaines des personnes citées dans cette introduction ont été actives contre l'esclavage, ou du moins contre la traite. Olympe de Gouges a écrit plusieurs pièces de théâtre abolitionnistes⁶⁶. Condorcet est connu comme l'un des fondateurs de la Société des Amis des Noirs. Jacques Brissot de Warville, peut-être le plus engagé dans la création de la Société, a aussi soutenu, comme une partie de ses contemporains, que la loi sur le divorce servirait l'émancipation féminine ; sa femme Félicité Brissot de Warville a traduit *Vindication of the Rights of Women* de Wollstonecraft⁶⁷, elle-même une abolitionniste passionnée, dont l'influence va parfois au-delà de ce qu'on imagine⁶⁸. Et comme on l'a évoqué plus haut, ceux et celles qui n'ont pas directement abordé la réalité de l'esclavage ont souvent adopté sa rhétorique pour promouvoir les causes des femmes, en dénonçant les « chaînes » du mariage et le pouvoir tyrannique des hommes⁶⁹. Une analyse approfondie de ces liens – de même qu'une analyse articulant les questions de la race et les lois sur la famille – devra attendre un autre volume.

Des émancipations qui ne disent pas leur nom

Comme en témoignent plusieurs articles de ce numéro, il faut garder à l'esprit l'opprobre qui frappait celles – et ceux, dans une moindre mesure – qui osaient plaider en faveur d'une émancipation des femmes, même sous

(65) Alessa JOHNS, *Bluestocking Feminism*, *op. cit.*, qui parle d'« overwhelming interest in foreign literature » en Allemagne à la fin du XVIII^e siècle. Sur la traduction en Allemagne comme une « usine » ou une « fabrique » (« *factory* »), voir Christine HAUG, « Diese Arbeit unterhält mich, ohne mich zu ermüden. Georg Forsters Übersetzungsmanufaktur in Mainz in den 1790er Jahren », *Georg-Forster-Studien*, 13, 2008, p. 99-128.

(66) Olympe de GOUGES, *L'Esclavage des noirs, ou l'heureux naufrage, drame en trois actes, en prose*, Paris, Vve Duchesne, 1792. La première version inédite de décembre 1789, intitulée *L'esclavage des nègres*, a fait l'objet d'une réédition. Voir *L'Esclavage des nègres ou l'Heureux naufrage*, Sylvie CHALAYE et Jacqueline RAZGONNIKOFF (éd.), Paris, L'Harmattan, 2006 ; Doris KADISH et Françoise MASSARDIER-KENNEY (dir.), *Translating Slavery. Gender and Race in French Women's Writing, 1783-1823*, Kent, (Oh), Kent State University Press, 1994.

(67) Denise DAVIDSON, « Feminism and Abolitionism. Transatlantic Trajectories » dans Suzanne DESAN, Lynn HUNT et William Max NELSON (dir.), *The French Revolution in Global Perspective*. Ithaca, Cornell University Press, 2013, p. 101-110 et p. 104 ; Isabelle BOUR, « Who Translated », *op. cit.*

(68) Ainsi une revue importante de Jamaïque, la *Kingston Daily Advertiser*, a publié en 1791 un long passage de *Rights of Man* qui prônait l'abolition de l'esclavage. Eileen Hunt BOTTING, « Wollstonecraft in Jamaica. The international reception of *A Vindication of the Rights of Men* in the *Kingston Daily Advertiser* in 1791 », *History of European Ideas*, 47, 8, 2021, p. 1304-1314.

(69) Denise DAVIDSON, *op. cit.* ; Olivier FERRET, « l'esclavage des femmes », *art. cit.*



une forme finalement modérée. Horace Walpole va traiter Wollstonecraft de « hyène en jupons » à la suite de la publication de son *Vindication of the Rights of Woman*, tandis que la presse a tôt fait d'attribuer le suicide de sa fille aînée Fanny Imlay et l'aventure extra-maritale de sa cadette Mary Godwin, aux idées de leur mère. L'exemple de Wollstonecraft souligne aussi le processus d'invisibilisation caractéristique de l'histoire des femmes. Ainsi, à la suite de la publication de ses *Memoirs of the Author of a Vindication of the Rights of Woman* (1798) par son mari devenu veuf, William Godwin, le discrédit sur elle va devenir quasi-total, la faisant progressivement tomber dans un relatif oubli pendant presque un siècle. Dès lors, ne faut-il pas admettre l'idée d'une stratégie de la part des femmes qui désiraient prendre part au débat public, a fortiori lorsque celui-ci portait sur leur situation ? Stratégie de silence, comme le montre Katherine McCrudden dans le cas de Sophie de Grouchy, dont on connaît bien à l'époque⁷⁰, et aujourd'hui plus que jamais, l'influence qu'elle a sur les idées féministes de son époux, Condorcet⁷¹ ? Ou bien stratégie discursive qui, en ralliant une apparence de conservatisme en matière de rôles genrés, rend non seulement acceptable la prise de parole des femmes, comme semble l'indiquer l'article d'Elias Buchetmann, mais contient son propre « potentiel émancipateur » ? Il s'agirait, dans cette hypothèse, d'insinuer plus que de marteler l'idée d'une expression légitime des femmes, quitte à laisser de côté, du moins pour l'heure, des revendications plus radicales. Aux États-Unis, selon Jane Rendall ce sont les progrès en matière d'éducation des femmes qui permettent de faire émerger une génération de femmes à l'origine de la première vague du féminisme, et de la Convention de Seneca Falls en 1848.

À l'inverse, on peut aussi penser que si le soutien à des revendications politiques susceptibles de faire progresser l'égalité était risqué, il pouvait être de bonne politique d'écarter du débat la question des femmes, en attendant des jours meilleurs. Cette interprétation pourrait par exemple s'appliquer à Mercy Otis Warren ou Catherine Macaulay. Elle est très clairement l'hypothèse qu'ont formulée de longue date les historiens et

(70) Roederer clamait que le texte de Condorcet avait été « composé dans l'oubli de la philosophie et en présence de sa femme ». Pierre-Louis ROEDERER, « Troisième discours sur l'organisation sociale », lu au Lycée, le 10 février 1793, dans *Œuvres du comte P.-L. Roederer*, Paris, t. VIII, 1859, p. 131-174, ici p. 162.

(71) Sandrine BERGÈS, « Family, Gender, and Progress. Sophie de Grouchy and Her Exclusion in the Publication of Condorcet's », *Journal of the History of Ideas*, vol. 79, 2, 2018, p. 267-283. Ricardo Hurtado SIMÓ, *La Filosofía de Sophie de Grouchy. Gnoseología, ética, Política y feminismo*, thèse pour le doctorat de philosophie, Université de Séville, 2012. On trouve un résumé et les conclusions finales de cette thèse en anglais sur <https://us.academia.edu/RicardoHurtado>

historiennes du fouriérisme pour expliquer que la question des femmes disparaisse de la plupart des luttes des héritiers intellectuels de Charles Fourier⁷².

De ce fait, on aurait sans doute tort de s'étonner que les autrices et auteurs si souvent cités aujourd'hui, posés en véritables hérauts du féminisme, ou d'autres qui ont défendu des positions si fortes en faveur d'une égalité des droits entre les hommes et les femmes, n'aient pas mené une lutte de tous les instants, voire l'aient complètement abandonnée, ou reniée, lorsqu'il s'est agi de passer à l'action. On pense bien sûr à Condorcet, dont on sait qu'il « oubliera » les droits électoraux des femmes dans son projet de Constitution, en 1793. Mais on pense aussi, ici, aux textes moins connus de Bentham, présentés ici par Emmanuelle de Champs, ou de Gracchus Babeuf, analysés par Stéphanie Roza⁷³, qui n'ont pas été suivis de textes postérieurs confirmant ces positions de principe. Ce que montrent également ces deux pensées mises côte à côte, c'est qu'il est inutile de chercher dans une philosophie particulière, les raisons de l'intérêt ou du désintérêt pour les femmes : tant celle du droit naturel que celle de l'utilitarisme justifiaient, pour qui voulait bien s'en saisir, d'étendre aux femmes les droits des hommes. Mais il est évident que les défenses d'un droit pour les femmes, quand elles existent, ressemblent davantage à des hapax dans le corpus des auteurs, qu'à une lutte soutenue ou de longue haleine – seul à notre connaissance l'Anglais Lawrence fait exception, qui jusqu'à sa mort en 1837 rééditera le même ouvrage en faveur d'une commune éducation des filles et des garçons, d'une égalité des sexualités et d'une abolition des chaînes du mariage et de la paternité, ce qui amènera Goethe, en 1830, à ironiser sur son « idée fixe⁷⁴ ».

En tout état de cause, il ne suffit plus de lire une poignée de livres pour saisir l'ampleur et la complexité des débats autour de la question de l'émancipation des femmes à l'époque de la Révolution française, a fortiori dans l'espace européen. La bibliographie s'est considérablement étoffée depuis l'amorce décisive que fut le Bicentenaire. Elle couvre une multitude

(72) Louis DEVANCE, *La Question de la famille dans la pensée socialiste française de Fourier à Proudhon*, thèse d'histoire, Dijon, 1973.

(73) Textes qui ne sont pas totalement inconnus de l'historiographie, mais qui à notre connaissance n'avaient jamais fait l'objet d'un traitement spécifique. Alyssa SEPINWALL, « Robespierre, Old Regime Feminist? Gender, the Late Eighteenth Century and the French Revolution, Revisited », *Journal of Modern History*, 82, 1, 2010, p. 1-29 ; Laura MASON, *The Last Revolutionaries. The Conspiracy Trial of Gracchus Babeuf*, New Haven, Yale University Press, 2022.

(74) *Goethes Gespräche*. Gesamtausgabe, neu herausgegeben von Flodoard Frhr. von Biederman, Leipzig, Verlag von F. W. von Biedermann, 1910, vol. 4, p. 263.



de chantiers dont nous sommes loin d'avoir, dans ces pages, couvert l'amplitude, la complexité et la diversité des points de vue. L'exhaustivité bibliographique sur le sujet est, et c'est fort heureux, devenue impossible. Cependant, il manque encore bien des recherches pour répondre à toutes les questions que nous nous posons. Malgré l'impression, bien diffusée dans les médias, d'un « raz de marée » des « *Gender studies* » et de l'histoire du féminisme⁷⁵, et si l'on s'en tient à l'exemple français que nous connaissons le mieux, nos universités n'ont pas fait soutenir plus de deux thèses sur le sujet de l'émancipation des femmes à l'époque de la Révolution, en dix ans⁷⁶. Aux États-Unis, supposés avoir lancé ce vaste mouvement de reconquête, on en compte deux fois moins sur la même période⁷⁷. Dans notre bibliographie, on s'apercevra que les articles abondent davantage que les thèses publiées, sans doute parce qu'il reste plus facile de publier sur le féminisme lorsqu'on est installé dans la carrière académique, que lorsqu'il s'agit d'y accéder. C'était aussi l'une des finalités de ce volume, que de mettre au jour à la fois la richesse des travaux, le foisonnement des interprétations, le renouvellement de l'historiographie mais aussi, l'immensité de ce qu'il reste à faire ; et si nous sommes loin encore de pouvoir finement décrire les conditions d'émergence, de développement et de reflux d'une pensée de l'émancipation des femmes, on peut considérer, au seuil de ce volume, que ces pensées, loin de préfigurer les mouvements féministes du XIX^e, sont déjà des féminismes divers, timides, hésitants parfois, contradictoires entre eux aussi, comme avant toute fixation d'un modèle et d'éventuels mots d'ordre, nécessaires aux mobilisations à venir.

Nous commençons cette introduction en constatant que nous mêmes avons cédé à la tendance individualiste, en égrenant les noms de celles et ceux qui aujourd'hui sont associés au féminisme de l'époque de la Révolution. C'est aussi ce qui justifie le choix de notre titre : là où nous aurions aimé nommer ce volume *Féminismes européens*, il a fallu se rabattre sur un titre plus modeste, et plus proche de la réalité qu'il décrit :

(75) Pour une approche objectivée et dépassionnée sur la « panique » qui s'est saisie d'une partie des universitaires francophones sur la question du genre, mais aussi de la « *cancel culture* », voir Francis DUPUIS-DÉRI, *Panique à l'université. Rectitude politique, wokes et autres menaces imaginaires*, Montréal, Lux, 2022.

(76) Clyde PLUMAUZILLE, *Tolérer et Réprimer : prostituées, prostitution et droit de cité dans le Paris révolutionnaire (1789-1799)*, Paris 1, 2013 ; Solenn MABO, *op. cit.*

(77) Katie JARVIS, *Politics in the Marketplace. The Popular Activism and Cultural Representation of the Dames des Halles during the French Revolution*, Ph. D. in Modern European History, University of Wisconsin-Madison, 2014 (thèse publiée sous le titre *Politics in the Marketplace : Work, Gender, and Citizenship in Revolutionary France*. Oxford, Oxford University Press, 2019, en instance d'être traduite en français). Nous n'incluons pas dans ce décompte les travaux sur la Révolution américaine, ayant circonscrit le propos, dans ce numéro, à l'Europe.

Féminismes en Europe. Car de féminismes fédérés par l'Europe, nous n'en avons pas identifié la trace. Non qu'ils n'existent pas, mais l'état de la recherche aujourd'hui ne permet visiblement pas de les mettre au jour. Nous sommes néanmoins convaincues que sa description n'est plus qu'une question de temps et de focale choisie. Suivant l'axiome bien connu qu'on ne trouve que ce qu'on cherche, ce volume est aussi un appel à continuer de mettre nos forces sur la mise au jour de ces échanges qui ont peu à peu tenté de mettre des mots sur les chaînes de l'esclavage dans lequel le patriarcat tenait les femmes.

Anne VERJUS
CNRS – Triangle UMR 5206
15, parvis René Descartes – 69007 Lyon
anne.verjus@ens-lyon.fr

Jennifer HEUER
University of Massachusetts Amherst
Department of History
heuer@history.umass.edu

Françoise ORAZI
Université Lumière Lyon 2 – Triangle UMR 5206
15, parvis René Descartes – 69007 Lyon
francoise.orazi@gmail.com